

Le Libertaire

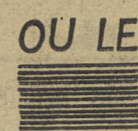
ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Rédaction-Administration :
145, QUAI DE VALMY. — PARIS (10^e)Fondé en 1895 par
Louise MICHEL et Sébastien FAUREC. C. Postal : JOULIN Robert, 5561-76 Paris.
ABONNEMENT : 1 mois, 140 fr. ; 1 an, 280 fr.

DE BUCHENWALD

A LA PRÉSIDENTIE DU CONSEIL :

BLUM

OU LE
prisonnier
du Pouvoir

RETOUR DE BLUM AU POUVOIR

RIVALITÉ AMÉRICANO-RUSSE

DEMAIN...
on désarmera gratis !

Anniversaire...

Après une semaine de débats, de pourparlers, la France qui vivait depuis quelques jours sans gouvernement et qui ma foi ne s'en portait pas plus mal, vient d'hériter d'un nouveau ministère.

Les contradictions et les querelles — toutes superficielles d'ailleurs — des partis politiques et des parlementaires ont abouti à nous doter d'un ministère homogène socialiste sous la direction de Blum.

Par une étrange fantaisie du sort la rentrée sur la scène politique de ce vieux renard coïncide avec l'anniversaire de sa venue au pouvoir lors du Front populaire. Il est même possible de reconnaître que la situation non pas économique mais politique présente actuellement nombre de points communs avec celle d'il y a 10 ans.

Les élections qui eurent lieu en mai 1936 devaient donner une forte majorité aux partis de gauche. C'est ainsi

ment insurrectionnel qui risquait d'emporter le régime capitaliste.

Aujourd'hui Blum revient au pouvoir, dix années après le Front populaire. C'est un anniversaire. Si j'étais superstitieux je dirais que c'est un mauvais présage.

Le peuple est aujourd'hui plus malheureux qu'il y a dix ans. La guerre a passé, le régime capitaliste a pourri un peu plus. Les restrictions se font chaque jour de plus en plus sévères au lieu de s'atténuer. Les salaires s'amoindrissent et sont insuffisants devant l'insatiable montée des prix, les 40 heures sont virtuellement enterrées. Que reste-t-il des conquêtes de juin 36 ? Blum vient-il cette fois y mettre un terme définitif ?

Les travailleurs doivent comprendre que Blum, Thorez et consorts, ne sont que d'habiles traitants à la solde du régime bourgeois qui les fait vivre.

Il ne doivent pas rester indifférents aux trahisons politiques et parlementaires, qui se font toujours sur le dos du peuple. Ils doivent au contraire monter par leur opposition, à tous les régimes parlementaires qu'ils soient de gauche, de droite ou du centre, leur volonté d'en finir avec un régime qui les exploite.

Camarades, pour répondre à l'anniversaire du ministère Blum, une seule réplique, la grève générale pour commémorer notre lutte de 36. Cette fois-ci il nous faudra la mener jusqu'au bout.

L.B.



qui naissait le fameux Front populaire à direction socialiste.

Un mois plus tard, le peuple, que des conditions sociales honteuses rendaient misérable, manifestait par l'action directe, l'esprit révolutionnaire qui l'animaient. Les grèves succédaient aux grèves et en quelques jours naquit la grève générale. Tous les espoirs alors étaient permis, cette solidarité dans l'action et dans la lutte, pouvait conduire en quelques jours, le peuple à la révolution. Le patronat en effet, se trouvait complètement désorienté et désarmé par une attaque aussi brutale. Il mesurait le danger de la situation. C'est alors qu'il fit appel au gouvernement de Front populaire, en lui demandant d'apaiser la colère ouvrière et de préparer un terrain d'entente, lui permettant de reprendre haleine.

C'est là que commença ouvertement l'ère des trahisons. L'objet Thorez, fils du peuple, lança alors la phrase fautive que les révolutionnaires n'ont pas oubliée : « Il faut savoir terminer la grève ». On exhorta alors les ouvriers à reprendre le travail en leur promettant que le gouvernement réglerait lui-même les revendications qu'ils avaient formulées. On avait ainsi détourné les travailleurs du véritable but. Une telle trahison devait être fatale pour le peuple et en amener d'autres.

A la même époque le peuple espagnol lutta pour les armes pour conquérir sa liberté. Le premier coup du Front populaire français sous la direction de Blum fut de signer la non-intervention — celle-ci avait pour conséquence de fermer la frontière franco-espagnole et d'interdire du même coup, l'aide des travailleurs français aux camarades espagnols. Pendant ce temps, Hitler et Mussolini se gendaient pas pour ravitailler en armes et munitions, les fascistes espagnols. Ceci Blum ne l'ignorait pas, il savait qu'une telle décision de sa part équivalait à l'étouffement de la révolution espagnole. C'était une nouvelle trahison.

Au sujet des grèves de juin 36 n'a-t-il pas déclaré d'ailleurs au cours du procès de Riom que les capitalistes français lui devaient une fière chandelle, pour avoir su arrêter à temps le mouve-

Menaces et abstentions

A Clermont, lors du dernier scrutin, des affiches émanant d'un certain Comité National contre l'Abstention (et pour le mouchardage, sans doute ?) couvraient les panneaux de leurs indécentes provocations.

Le fameux Comité en question (on serait heureux de connaître les noms des responsables et de savoir à quel atelier ils mangent) ne promettait rien moins que de faire publier, quartier par quartier, commune par commune, les noms de tous ceux qui se seraient soustraits à la monstrueuse et ignoble escroquerie électorale.

Ni plus, ni moins. C'est ce que l'on appelle en langage clair : être en régime démocratique et libéral.

Ainsi, ces messieurs du Comité de non-abstention s'efforcent en justifiant contre tous ceux pour qui le bulletin de vote n'est qu'un article de poubelle, et qui ne lui reconnaissent plus ni efficacité, ni vertu, ni moralité. Le seul tort des abstentionnistes est pourtant de se refuser d'être plus longtemps dupes — et par suite, victimes — des exploitations de la bêtise et de la crédulité populaire !

(Suite page 2)

Le frein monétaire

La révolution russe n'a pas su se dégarer de l'empire monétaire, c'est un fait que nul ne peut nier. Qu'elle ait apporté quelques modifications au système financier du pays, c'est possible. Reste à en examiner les répercussions sur l'économie soviétique et son rebondissement social.

L'argent reste en dernier ressort le maître incontesté de la production, alors que cette dernière devrait être dominée exclusivement par les besoins de la consommation, la monnaie ne devant servir que de truchement ou véhicule entre eux.

Comme dans le régime capitaliste privé, ce sont les possibilités financières, les disponibilités monétaires du consommateur soviétique qui déterminent la somme de la production et non la satisfaction légitime et possible de ses besoins essentiels. Tel article — une paire de chaussures par exemple — peut être abondant, pléthorique même, sur le marché. De nombreux consommateurs peuvent marcher avec des souliers usagés, éculés et troués. Les chaussures resteront dans les magasins si la somme demandée pour en avoir la propriété est au-dessus des moyens du malheureux consommateur. Il n'y a donc pas crise de surpro-

duction, l'article faisant défaut au consommateur désargenté. Il y a même, ou crise de sous-consommation, engendrée par un pouvoir d'achat restreint, insuffisant. L'argent se détourne donc de sa mission : il freine la production en empêchant la consommation.

Les entreprises, en U.R.S.S., n'échappent pas aux effets de ce vice initial : « Dans une économie collective ou la monnaie est « maintenue » — écrit M. Roger Cheyrouze (1) — et c'est le cas de l'U.R.S.S. (pour des raisons évidentes) — le cadre de cette étude — n'est pas en nature qu'elle revêt « vent ce dont elles ont besoin, mais, en argent ». Les socialistes ou non, les entreprises doivent disposer, « sans attendre la vente des produits », des éléments nécessaires à leur « création ». Si les disponibilités financières de ces entreprises étaient restreintes, ne pouvant attendre la rentrée plus ou moins tardive des recettes retardées par un pouvoir d'achat défectueux de la masse des consommateurs, c'est la fermeture obligée de l'usine ou de certains de ses ateliers. C'est une branche de l'activité économique du pays arbitrairement réduite.

Le maintien des organismes vicieux du capitalisme empêche — ou tout au moins retarde — l'avènement d'un régime plus adéquat aux nécessités de l'époque. Vouloir passer par les filières capitalistes pour construire le régime soviétique, c'est en retarder considérablement la réalisation. Les Soviétiques ont voulu, tout d'abord, financer leur économie par le système des subventions gouvernementales. Mais l'aide ainsi demandée à la plus vicieuse, la plus réactionnaire institution de l'actuel régime, la monnaie dont les vices restaient intacts, inchangés, non réformés, exigeait alors que « la production du socialisme », écrit encore M. Cheyrouze, « était une œuvre de longue haleine, où la réorganisation du crédit revêtait un rôle éminent ». C'est retomber dans l'erreur et les impossibilités citées plus haut. C'est entériner la prédominance de la Production sur la Consommation, parcourir à nouveau le chemin que suivit le capitalisme tsariste et qui le mena à la tombe.

« Le rôle éminent du crédit » pourrait, si toutes les conditions de sécurité concernant l'indépendance de l'économie étaient posées — ce qui est aussi impossible que la quadrature du cercle — se comprendre et à cette condition cependant, à l'intérieur de l'U.R.S.S. même. Mais elle nécessite fatalement des ressources en devises étrangères ou en or pour les échanges internationaux et exige, par conséquent, les mêmes procédés pour se procurer que ceux utilisés par le capitalisme privé.

Les Soviétiques lancent des emprunts de plus en plus rapprochés : ce n'est pas tant la faute de la guerre que de la structure même du régime russe. Le ministre des Finances soviétique, A. Zverev, vient encore d'en émettre un de 20 milliards de roubles, ou 488 milliards de francs, destiné, dit-il, « à consolider la puissance économique et militaire du pays... » (2). Tout comme dans les pays capitalistes, cet emprunt «... est affranchi des impôts d'état et locaux... » ce qui revient à dire que le contribuable, assez misérable pour ne pouvoir souscrire, paiera cependant le service de l'emprunt, intérêts et lots fort lucratifs pour les bénéficiaires argentés.

La recherche des devises fait de l'U.R.S.S. un mendiant qui attend depuis plus d'un an à la porte des U.S.A. le bon vouloir de ces derniers pour l'attribution d'un crédit d'un milliard de dollars. La Grande-Bretagne, avec une désinvolture dédaigneuse, lui a offert 30 millions de livres sterling, ou 120 millions de dollars. L'automne ainsi manifestement spectaculaire était d'ailleurs accompagné d'exigences économiques insoutenables. S'adressant alors aux industriels anglais eux-mêmes, la délégation soviétique à Londres, implore leurs produits, sur la base d'un paiement au comptant de 15 % avec remboursement à long terme du reste.

Plus heureuse en Suède, l'U.R.S.S. reçoit des capitalistes de ce pays un crédit d'un milliard de couronnes, réparti sur cinq années et consistant en marchandises. L'Argentine, en dépit de ses tendances fascistes, est pressentie obséquieusement et la Suisse, dont les Alliés exigent la punition des industriels inscrits sur la « Liste Noire » des collaborateurs du nazisme, est l'objet de cette contrainte par l'U.R.S.S. La première, suivie des autres alliés, pour permet-

tre l'aboutissement d'un crédit helvétique.

« L'U.R.S.S. possède bien, on le sait, une réserve d'or extrêmement importante, mais les besoins de sa « reconstruction sont pratiquement « illimités, tandis qu'il est intéressant pour l'U.R.S.S. de conserver « d'importants stocks d'or. Aussi a-t-elle décidé de ne payer en or que « les achats absolument indispensables » (3).

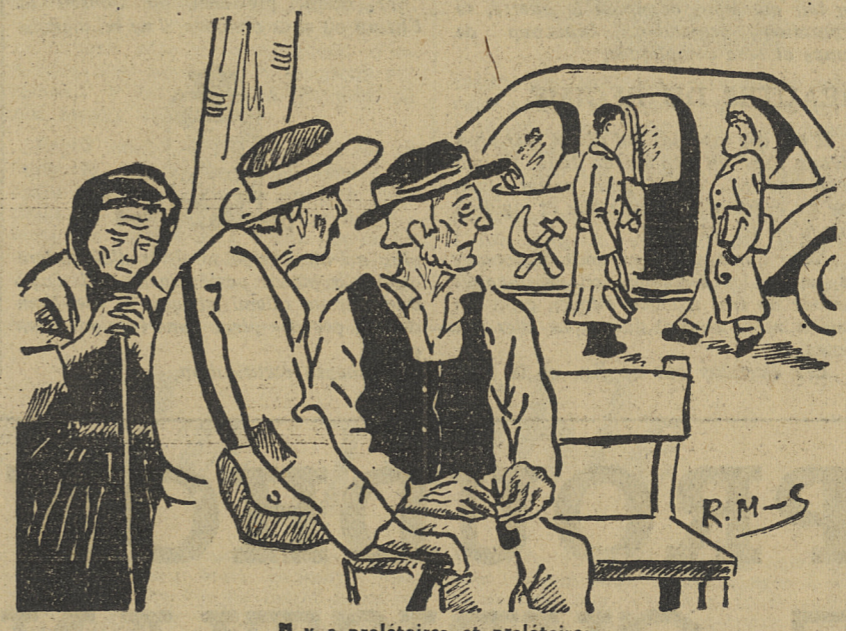
En juin dernier, le vapeur russe « Chelouskine » a transporté à New-York 2.500.000 dollars d'or et le « Serobro » 3 millions à Londres. Un troisième navire a enfin amené à New-York un nouveau chargement de 2500.000 dollars d'or, soit un total de 950 millions de francs en or.

Les diverses mesures, que l'emploi sans réformes profondes de la monnaie, a rendu indispensables, et qui concernent, nous l'avons vu, les entreprises soviétiques et les emprunts intérieurs et extérieurs, freinent dangereusement l'essor de l'économie russe.

Les obligations extérieures qu'entraîne l'utilisation des devises, irritent et inquiètent les responsables soviétiques. Mais les succès obtenus par les délégations russes suscitent les mêmes sentiments auprès du gouvernement et des industriels américains. C'est le début d'un enchaînement incoercible, c'est l'entrée dans un cercle vicieux de suspicions réciproques légitimes, génératrices de déclarations « belliqueuses » et d'événements fort graves en leurs conséquences et dont les rapports matériels sur le plan mondial feront l'objet du prochain article.

Marcel LEPOIT.

- (1) Cahiers Economie soviétique n° 3
« Le Crédit en U.R.S.S. », page 2
(2) Cahiers Economie soviétique n° 3
« L'Emprunt en U.R.S.S. », page 38
(3) Cahiers Economie soviétique n° 3
« Relations en U.R.S.S. », page 35



Il y a prolétaires et prolétaires

Le peuple autrichien passe à l'action

Nous avons signalé, dans le « Lib » du 29 novembre, que le gouvernement autrichien, en face des grèves de plus en plus violentes, avait promis l'augmentation des salaires jusqu'à 1.550 ca. l'heure. Nous avons ajouté qu'on peut prévoir que le gouvernement serait incapable de tenir cette promesse.

Les faits ont rapidement confirmé ce pronostic d'ailleurs facile quand on connaît la situation catastrophique en Europe Centrale. Même les 1.200 ca. l'heure ne sont plus assurées et la mortalité par la famine et le froid augmente terriblement.

Les journaux locaux et les lettres provenant d'ouvriers du pays nous apprennent le contraire.

Voici un tableau bien incomplet — des grèves qui de juin jusqu'au début de l'hiver se sont déclenchées pour l'augmentation des salaires qui ne permettent même pas l'achat des rations de famine, pour l'abolition de l'impôt sur les salaires, pour la distribution de vêtements, de chaussures, de matériel de chauffage, etc.

6 juin : grève générale des différentes usines de Knittelfeld (centre industriel de Styrie) ;

11 juin : grève des imprimeurs de

Vienne ; résultat : augmentation des rations de matières grasses de 100 gr.

15 juin : plusieurs grèves à Vienne. Les ouvriers de Floridsdorf (Vienne) parviennent à la grève générale. Extension des grèves en Styrie.

17 juillet : Le gouvernement fait des promesses, les syndicats sabotent systématiquement toute grève. Les grèves diminuent.

24 septembre : 3.000 métallos viennois font la grève contre la famine.

25 septembre : 70 délégués de la grande usine Waggonfabrik à Simmering (Vienne) se rendent à la Centrale syndicale et posent leurs revendications.

26 septembre : Les ouvriers de Haute-Autriche envoient une délégation à Vienne. Manifestation de femmes à Steyr contre les allocations insuffisantes. Grèves limitées à Vienne. Menaces de grève dans le bâtiment. Les métallos de Simmering exigent la grève générale.

27 septembre : Grève de protestation des mineurs de Eisenerz (Styrie).

2 octobre : La Centrale Syndicale se prononce « contre toute grève sauvage ». Les ouvriers de Simmering se mettent en grève contre la famine.

Menaces de grèves à Donawitz (Styrie) et dans plusieurs usines à Vienne.

7 octobre : Les ouvriers des Vereinigte Metallwerke, de la fonderie de Wagner-Biro et de trois autres usines métallurgiques à Vienne et à Wiener-Neustadt se mettent en grève.

10 octobre : Point culminant du mouvement gréviste en Haute-Autriche : 20 à 30.000 ouvriers sont en grève.

13 octobre : La cessation provisoire de la grève est décidée à la majorité

sérieuses raisons pour le faire, et res.

La Presse nous apprend que de tous côtés c'est la ruée vers les régions antarctiques et la France n'abandonnera pas ses droits sur la terre Adélie, découverte en 1840 par Dumont d'Urville, située au sud de la pointe extrême de l'Australie, elle couvre 400.000 kms carrés; l'uranium s'y trouverait, les gisements de charbon de mort violente frémissent déjà, notre « chère patrie » est peut-être appelée à devenir une puissance atomique !

La mission civilisatrice de la France n'est d'ailleurs pas seulement en éveil dans les régions glaciales du Pôle. Le 13 décembre, d'« Athos II », venant d'Oran, a débarqué 1590 Légionnaires qui repartiront à bord du « Pasteur » vers Saïgon. Nous allons porter à ces populations barbares notre civilisation, notre démocratie, notre liberté, braves Indochinois, voici les Libérateurs qui arrivent et ayons tout ce qu'il faut pour que vous puissiez disposer de vous-mêmes, conformément à la charte de l'Atlantique.

Les grimaces et sinagres des diplomates ne nous influencent pas, ils jouent leur rôle bien au mot, mais le rideau baissé, tous les cabotins et « Mas-tu-vu » se congratulent ; il y a une Fédération syndicale mondiale, mais elle reste muette, pourtant quel poids en faveur des peuples si elle disait Non ! une bonne fois !

A. NONUMA.

Anos rédacteurs

Beaucoup de camarades envoient au Libertaire des articles précieux par leurs suggestions ou les faits qu'ils relatent, mais qui, pour des raisons techniques, ne peuvent être utilisés tels quels.

Nous demandons aux auteurs de nous autoriser à élaguer certains passages trop diffus ou faisant répétition — ou encore à utiliser les informations apportées, sous forme de courtes notes ou échos non signés. Bien entendu, les camarades qui désirent que leur copie soit purement et simplement insérée (ou rejetée) telle quelle, sont en droit d'exiger le respect absolu des textes envoyés. Ils voudront bien préciser cette volonté en inscrivant en tête de la copie la mention : « A publier intégralement en cas d'insertion. »

LA REDACTION.

Retenez cette date

VENDREDI 10 JANVIER

à 20 heures 30

Salle Wagram



LE VAISSEAU FANTÔME

Lorsque le commandant grimpe sur la dunette il grommela : « Fichu métier et quel temps de chien ! » Malgré tout une idée l'obsédait ; pourquoi l'avait-on choisi, lui, pour conduire la barque ?

Au physique il tenait plutôt du vieux renard que du long de mer et sa carrure s'était soldée par deux échouages retentissants. Manquait-on d'hommes ? Non, il y en avait de plus jeunes et de plus hardis. Alors, pourquoi ?

Il fit appeler le cambusier. « Reste que des biscuits charbonnés, seule l'eau est à volonté. »

Puis il consulta son second, un gaillard qu'il avait eu bien du mal à recruter. La cargaison ? Elle est faite de promesses et de bonne volonté, le tout bien arimé.

Il relut les instructions : à échanger contre espèces sonnantes ou matières premières. Aucune indication de navigation. Il comprit, chose étrange, que tous les armateurs lui laissaient carte blanche, mais qu'aucun n'avait confiance en lui.

Et l'obsession reparut : « Pourquoi moi ? »

Déjà les hommes pieds nus étaient au cabestan mais personne ne chantait en cadence.

Il fallait se décider. Où mettre le cap ? Singler vers la Russie ? La bordée de tribord avança. Vers l'Amérique alors ? Hélas, c'est les gens de bord qui s'insurgèrent. Voulez-vous la Liberté ? Les cartes n'indiquaient que le Libéralisme.

« Quel foutu temps ! » ronchonna-t-il.

Il consulta le baromètre, dépression partout. Il examina l'horizon, masqué partout et cette houle qui grossissait. Tout était donc ligé contre lui.

Puis les voiles tombèrent, grises de toutes les salétés.

Tout à l'heure les trois couleurs ridicules au-dessus de cette misère claquèrent désespérément.

Soudain, il comprit. Pourquoi moi ? Mais parce qu'on voulait qu'il fit naufrage ! Quitte à s'être encore possible à renouer par la suite.

Alors, que faire ? Partir ? Rester ? Il prit une décision éternelle. Rester, semblait ses forces il hurla à l'instinct. « La barre à la dérive toute ! »

Et la « Belle-Marianne », commandant Blum, s'estompait dans le brouillard.

LE BON EXEMPLE

La presse du mardi 10 décembre nous apprend que la commune d'Assement, près de Maugebe, pratique la grève administrative. Le courrier officiel non cacheté, s'accumule, le recensement de la classe n'est pas effectué, le percepteur n'ose pas inquiéter les contribuables négligents, etc.

Il paraît que cette grève amuse beaucoup les gens de la région. Nos excellents députés, moins drôles. Que deviendront-ils si toutes les communes de France suivaient ce précieux exemple ?

COLONIALISME

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques lignes d'Anatole France que nous trouvons dans le dernier livre de Reybaud (l'économie qu'il nous fait, p. 130) et qui atteste que ce littérateur savait être plus clairvoyant que nos économistes officiels. Cette citation montre, même en faisant abstraction du problème moral — et ce n'est pas un petit côté de la question — l'Empire Français est une absurdité :

« Mais la France qui ne sort guère de son jardin, qu'a-t-elle besoin de colonies, juste ciel ! Qu'en fait-elle ? Elle a dépensé à profusion des hommes et de l'argent pour que le Congo, la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, la Guyane et Madagascar achètent des cotonnades à Manchester, des armes à Birmingham et à Liège, des eaux-de-vie à Dantzig et des caisses de rhin de Bordeaux à Hambourg. Elle a dépensé soixante-dix ans dépeuplé, chas-

se les Arabes pour peupler l'Algérie d'Italiens et d'Espagnols. »

Et le prestigieux auteur se demande comment il se fait, dans ces conditions, que la France ait un immense empire colonial. Voici son explication, qui contient une grande part de vérité :

« Si le peuple français n'a nul avantage à posséder des terres en Afrique et en Asie, les chefs de son Gouvernement trouvent au contraire de nombreux avantages à lui en acquérir. Ils se concilient par ce moyen la marine et l'armée qui, dans les expéditions coloniales, recueillent des grades, des pensions, des croix et, en outre, de la gloire qu'on remporte à vaincre l'ennemi. Et, ce qui est plus précieux encore, ils fixent à leur majorité tous les brasseurs d'affaires et tous les courtiers marrons du Parlement. »

ANATOLE FRANCE.

UN BATEAU

Si la guerre ne nous a pas précisément apporté l'abondance en viures et en chauffage, elle nous a valu l'Europe que nous aurons héritée à jamais.

Le troisième paquebot du monde coule au port ; ce n'est guère rassurant.

pour les candidats à la traversée de l'Atlantique.

Notre ministre des Travaux publics, tout en nous assurant qu'on espère pouvoir sauver le navire, ne cache pas, qu'il faut que nous ayons eu la guerre, la réparation demandera beaucoup de temps et sera compliquée.

BEAUTES DU REGIME

Il y a des insensés qui disent que nous vivons sous un régime du fou. Il faut avoir mauvais esprit pour parler ainsi, car les événements sont clairs et logiques lorsqu'on les examine.

Nous sommes une grande démocratie et, avant les élections, on représenterait comme un très mauvais citoyen celui qui suivait notre conseil de ne pas aller aux urnes.

Les élections ont eu lieu et le parti

tion est grave : le franc tiche le camp, l'économie tourne au ralenti, ceux qui ne peuvent ou ne veulent acheter au marché noir (qui va devenir peu à peu officiel) crévent de faim.

« Ces messieurs proclament urbi et orbi qu'il est très important que l'on ait un gouvernement (il faut bien torturer le patient avant de l'occire), mais, pris entre la terreur de l'impopularité électorale que les mesures « sévères » qui se préparent entraîneraient fatalement, et la soif du pouvoir — et de ses petits avantages —, on ne fait rien que des dosages savants et des paroles. Tout cela est évidemment de la haute politique à laquelle nous ne comprenons rien parce que nous sommes des bétiers. »

(1) On choisira sans doute le président de la République dans une minorité encore plus restreinte.

ETRANGE LAPUS

M. Blum, journaliste, dans un récent article, a souhaité l'indépendance du Viet-Nam.

M. Blum, président du Conseil (à l'heure où nous écrivons, il ne lui manque

plus qu'une équipe ministérielle) déclare qu'il n'a jamais parlé ainsi, qu'il s'agit d'un lapsus calami et que le Viet-Nam devrait prendre place dans l'Union Française.

Fâcheuse rectification.

Les problèmes de l'éducation et de l'école

L'ÉCOLE NOUVELLE

Après avoir passé en revue l'école traditionnelle, l'école d'aujourd'hui et les rapports tels que les anarchistes les conçoivent entre adulte et enfant, après avoir schématisé l'organisation scolaire que nous préconisons, il est temps de revenir sur l'atmosphère de l'école telle que nous la voulons et telle qu'elle se construit déjà, grâce à de hardis pionniers et à de nombreux libertaires qui s'ignorent. Nous avons donc là l'occasion de montrer que les anarchistes ne sont nullement des utopistes puisqu'ils ont le plan scolaire, leurs vues sont déjà adoptées par un grand nombre et réalisées maintes fois.

L'éducation nouvelle ne se définit pas par des méthodes, mais par une atmosphère, un esprit. Elle demande un effort constant de recherche de la part du maître, ce qui est le contraire de la diversité des méthodes et des procédés, sans cesse renouvelés.

Moins que jamais, nous ne pouvons entrer dans des détails techniques qui nous entraîneraient bien loin des limites de cet article, mais nous allons essayer de caractériser ce qu'on doit entendre par « école nouvelle ».

Si l'école traditionnelle emprisonne l'enfant, 6 ou 8 heures chaque jour, en un coffre appelé table d'école, l'école nouvelle veut un mobilier maniable, un matériel

pratique sinon abondant. Des tables individuelles, mobiles, peuvent être groupées différemment suivant la composition des équipes de travail selon que la classe se fait sous forme de conférence à la charge de tel ou tel élève, ou que l'on assiste à une séance d'initiation musicale.

Signalons donc que l'école nouvelle permet à l'enfant de dépenser son énergie physique par la recherche libre, les déplacements, la promenade éducative, les activités physiques et sportives, les travaux manuels. A ce sujet, précisons que les rares travaux manuels, généralement sans but immédiat, de l'école traditionnelle, sont remplacés par les travaux motivés, aboutissant à la fabrication d'objets utiles ou s'intégrant dans l'ensemble des travaux scolaires.

Alors que l'école d'autrefois infligeait à l'enfant la connaissance par la connaissance, l'école nouvelle veut passer de l'enfant à l'adulte en respectant les tendances de l'enfant et en les utilisant.

Au lieu de brimer la nature de l'enfant, il faut y adapter les méthodes. Donc, enfants différents, méthodes différentes. Il s'ensuit que l'école nouvelle individualise l'enseignement, chaque enfant ayant son rythme propre, ses aptitudes particulières, son originalité.

Alors que l'école traditionnelle faisait des maîtres des distributeurs de connaissances, de notions toutes établies, l'enfant n'avait qu'à emmagasiner, voici l'école nouvelle où l'enfant a la liberté de se documenter, de se déplacer, de parler, d'interroger, d'enquêter. Sa connaissance est alors le résultat du besoin de savoir satisfait.

Le maître n'est plus qu'un camarade, plus âgé, plus expérimenté, auquel on recourt sans qu'il s'impose.

Et la discipline, dira-t-on ? Nous avons signalé la nécessaire individualisation de l'enseignement. Mais cette individualisation ne nie pas la vie collective. Elle peut aussi bien se réaliser dans le cadre du travail par équipes préconisé par Cousinet. Ainsi l'école nouvelle est une forme de la vie sociale, et c'est des nécessités de la vie en commun que naît la discipline. Puisque le fond de la pédagogie nouvelle est de faire progresser l'enfant à partir de ses intérêts, il est certain que les bruits et paroles d'une classe ne sont que par nécessité et non parce que l'enfant se distrait du travail facile de la classe traditionnelle. L'indiscipline des écoles nouvelles n'est donc pas le désordre, ni le chaos. Le maître n'est plus une Autorité qui croit nécessaire d'étudier son attitude, de prendre un air rogue ou guindé. Il obtient l'affection des enfants, de ces enfants qui sont libres dans leurs propos, leurs réflexions, leurs critiques. L'estime remplace le respect.

L'école Nouvelle est une petite société libertaire où la liberté est garante de l'ordre.

Pas de leçons de morale dans cette école. Le sens social, l'esprit d'entraide se développent dans le fonctionnement même de notre petite cité. L'atmosphère d'activité et de joie, d'ordre et de propriété, de concorde de libre association dans l'équipe, forme un individu apte à la liberté.

L'acquisition des techniques (lecture, écriture, calcul) n'est donc pas le seul but de l'école nouvelle, non plus que l'acquisition des connaissances. Et c'est peut-être dans la formation des maîtres que les pensées d'agir, c'est-à-dire des qualités intellectuelles et morales, qu'est sa tâche essentielle. L'activité libre de l'enfant développe son esprit d'initiative. Le fait qu'il procède lui-même à des recherches, à des questions, le conduit à consulter des livres de tous les horizons, chose importante pour la formation de l'esprit critique, cet esprit critique si rare dans nos sociétés. L'idéal n'est plus que l'enfant puisse lire, mais qu'il sache lire.

La plus grosse critique qu'on ait faite à l'école nouvelle, c'est qu'elle est l'école du plaisir, qu'elle ne prépare pas l'enfant à une vie dont ne seront exemptes ni les souffrances, ni les déceptions, et où l'effort est une nécessité. Nous prétendons d'abord que bien des souffrances engendrées par la société actuelle sont dues à l'existence dans cette société de l'exploitation de l'homme par l'homme et que l'on ne peut faire souffrir l'enfant sous prétexte de mieux le préparer à la vie. Reste l'effort. Eh bien, mais l'école nouvelle est justement l'école de l'effort. Elle n'est pas l'école du plaisir mais non plus celle des corvées. Elle est sous le signe de l'effort joyeux, de l'effort pour ce qui intéresse. C'est si vrai que la récompense y est aussi inconnue que la punition. L'enfant y apprend, toujours parce qu'il est intéressé, que le travail (et l'œuvre qui en est le résultat) paie en soi et est la meilleure récompense. En résumé, une seule récompense : la réussite, la joie de l'effort, une seule sanction : naturelle : l'échec, toujours momentané.

Et nous voudrions maintenant parler du maître. Si dans l'enseignement autoritaire le maître verse vite dans la routine et l'ennui, l'école nouvelle, en le faisant participer aux découvertes et aux joies de l'enfant, le renouvelle constamment. Le maître de l'école nouvelle, c'est un esprit éternellement jeune, ayant foi dans l'enfant et dans la vie. Il aime son métier, ou plutôt son sacerdoce.

Nous concluons par un rappel de notre article « Adulte et Enfant » : l'école nouvelle se caractérise par l'effacement progressif de l'éducateur.

René VIVIER.

FONTAINE.

LA LOI Protectrice du faible

chaque nation que cette nation devient un être susceptible de faire violence à une nation voisine.

Il arrive bien souvent, dans la vie des bêtes que j'observe, que deux chats se disputent un morceau de viande ou une femelle jusqu'à ce que l'un d'eux, plus faible, moins rusé, moins adroit ou moins amoureux, ait renoncé à la satisfaction de son instinct (momentanément, bien entendu), de peur d'un bon coup de griffe au nez ou à l'oreille.

Pourquoi donc, au désespoir, lorsqu'on les enfonce pour les battre ou lorsqu'ils défendent leurs petits, ils deviennent redoutables, même pour un homme bien armé ou pour l'importance de l'animal : ils arrachent les yeux ; le reste du temps, ils se bornent à des menaces, à des avertissements, et leurs méchancetés n'ont guère que l'apparence de la ferocité. Le combat à mort n'est pas non plus recherché par l'homme livré à ses propres instincts.

Ainsi nous voyons clairement que la loi internationale, que la « justice internationale », à coups de canon ne trouvent leur emploi que parce qu'il existe une loi plus forte, la loi de la nature. A leur tour, la loi et la justice nationales n'ont pas d'autre origine que la loi de la nature.

Le souci de régler les querelles de provinces à l'égard des villages voisins, de particulier à particulier. On a trouvé ce système commode pour empêcher Pierre de frapper un coup de poing sur Paul ou pour empêcher Paul d'agresser Pierre, mais il n'est pas plus sage que celui qui consiste à empêcher l'agression par la punition.

La loi internationale, la loi nationale, la loi de la justice internationale, la loi de la justice nationale, ce sont des systèmes de punition qui ne sont que des moyens de défense, ou de punition de l'agresseur, mais ils ne demandent qu'à vivre et à laisser vivre dans la sphère de leurs intérêts personnels, d'ailleurs divergents, souvent contradictoires. Le premier problème qui se pose est donc de demander comment la volonté de quelques personnes peut faire d'une nation entière un instrument d'agression — ou de défense, ou de punition de l'agresseur — comparable par sa cohésion à la force d'un homme d'ailleurs gigantesque. La réponse est claire : c'est par l'organisation nationale en États, par la loi nationale, la loi de la justice nationale, la loi de la justice internationale qui lui est reconnue à l'intérieur de

Et, maintenant, observez, je vous prie, avec quel zèle la loi, qu'elle soit nationale, ou internationale, protège les faibles, d'esprit ou de corps, contre les entreprises des violents, des filous ou des luxuriers !

Dans un hameau quelconque, un quelconque fier-à-bras se revêt le corps de plaques de métal, brandit un coupe-tête et s'écrie : « Messieurs les faibles, à partir d'aujourd'hui, vous labourerez en paix sous ma protection. Je vous défendrai contre mes ennemis, qui sont les vôtres. Je boirai le vin de vos vignes, mangerai vos moutons, rosierai vos fils, tresserai vos filles et j'aurai à ce sujet le droit de vous frapper. S'il en est parmi vous qui songent à méfaire, je leur couperai la tête. Désormais, je serai appelé noble, et moi les légitimes se seront après moi. Quant à vous, vous serez appelés lâches et fils de lâches, et ainsi le seront vos enfants. »

Au lieu de servir un moment utile, propre pour défendre ce gros vantard aux quatre membres et le jeter dans la rivière, les bœufs acceptent, afin d'être protégés, d'être mal intentionnés, et ceux qui voudraient abuser de leur faiblesse et ainsi le jurent fidélité et obéissance. Puis ils enseignent à leurs enfants qu'il n'est de salut en ce monde et dans l'autre que dans l'obéissance et le respect de la loi. Et, quand ils sont trop battus et rançonnés par le maître qu'ils se sont « librement donné », ils prennent leur revanche sur leur valet, sur leur femme, sur leur garçon, sur leur petite fille, sur leur chien, conformément au droit que leur en est généralement reconnu par M. le Curé.

Fier-à-bras ; ils participent ainsi douloureusement à sa gloire : d'abord en lui laissant les bottes, ensuite en mordant à son exemple et imitation, ceux qui ne peuvent ou n'osent se défendre.

LES ANARCHISTES ET L'ACTIVITÉ SYNDICALE

Copieuse brochure définissant avec clarté les conceptions syndicalistes des anarchistes et développant leurs vues sur le rôle que doit jouer le syndicalisme.

Prix : 15 francs. Envoi sur demande avec trois francs en sus.

Pour cette brochure s'adresser à Joulin Robert, 145, quai de Valmy, Paris (10^e). C.C.P. 5561-76, Paris.

A le ville, M. Jourdain dit à ses ouvriers : « Je suis gris et pousse, mais je suis riche et intelligent. Le premier venu d'entre vous pourrait aisément prendre de mon drap pour se vêtir, lui sa femme et ses enfants en guenilles, ce qui ne serait ni à mon avantage ni au vôtre. Car si vous me prenez tout le drap que vous avez tissu pour moi, (Suite page 3.)

MENACES ET ABSTENTIONS

Suite de la 1^{re} page

Le résultat de cette provocation ne s'est d'ailleurs pas fait attendre. Trente pour cent d'abstentions pour le Puy-de-Dôme, contre vingt pour cent dans l'ensemble du pays ! Bravo, les Auvergnats, vous avez la tête dure, et ces messieurs autour du travail pour dresser leurs listes !

Certes, nous n'allons pas prétendre que parmi ces 30 % de non-votants, il n'y a que des anarchistes ; mais enfin nous sommes bien à peu près sûrs que la moitié d'entre eux sont des libertaires qui s'ignorent. En tout cas, c'est là une magistrale réponse de la population aux mouchardes et à leurs menaces. Il n'y a plus qu'à continuer dans cette voie lors des prochains scrutins à venir ; mais, comme il faut tout prévoir, dans ce régime de libertés à la chaîne, le jour viendra peut-être où les électeurs obligatoires que nous serons devenus se verront contraints de repenser à leur compte sur les bulletins le mot illustre de Cambronne. Ce jour-là, ces messieurs les candidats, députés et autres, en prendront pour leurs grades, et les dépouillements ne manqueront plus d'être, ni d'intérêt. Ce sera toujours ça de gagné à l'actif du Comité National contre l'Abstention.

Nos camarades clermontois ont commencé à marquer des points avec un certain succès. A côté des fameuses affiches de nos votants impénitents, la dernière page du « Libéraire » occupait sa modeste place. Pour nous du moins, les résultats furent au moins égaux aux moyens employés. En cet après-midi du 10 novembre, nombreux furent les passants qui se régalaront du texte anarchiste et, le lendemain au matin, dix pour cent de nouveaux votes inscrivirent leurs noms sur les « registres » de l'abstention.

N'est-ce pas la plus belle des récompenses, mes camarades ?

René VIVIER.

FONTAINE.

PROUDHON ET LE CHRISTIANISME

En 1863, Proudhon, cerveau immense, ouvrier autodidacte qui, tout seul, à vingt ans, savait l'hébreu, avait assez avancé sur Jésus et les origines du Christianisme. Il lui suffisait à montrer ce qu'un grand esprit pouvait tirer d'un pareil sujet. Cette œuvre — n'en déplaise à M. de Lubac et tout en donnant la plus haute idée possible d'un ardent sincère mise au service d'une vocation — ne peut nous masquer le fait que son sujet et, comme tant d'autres, dépassé. Il est méritoire aux hommes, à tous, de s'attarder à une conception « historique » de Jésus après les révélations d'Emile Burnouf, traduisant en 1875 les hymnes védiques ; il est lamentable de ne pas proclamer que l'homme est plus grand que Dieu ; qu'il l'a fabriqué, conquis, utilisé dans la mesure où les prêtres le lui ont permis. Et ce sera l'objet de notre discussion, avec Louvet, quand il voudra, afin de nous mettre à la page des vérités acquises par la science en 1900 ; vérités que nous, gens « avancés », nous avons encore besoin d'assimiler et de révéler au monde étouffé.

La question de « la véritable personnalité de Jésus » est close depuis près de cinquante ans, pour ceux qui connaissent l'histoire plusieurs fois millénaire du mythe Jésus. Mais rien de ce qui touche la pensée de Proudhon n'étant médiocre ou indifférent, il reste intéressant, rétrospectivement, de comparer son Jésus et celui de Renan.

Malgré une moindre connaissance des faits, et moins de science orientale, le Jésus de Proudhon est plus vrai, peut-être. Ainsi s'exprime E. Ledrain, le préfacier des pages posthumes de Proudhon. Renan refait à son image le rabbi galiléen, « doux, ravissant, plein de contradictions, employant de subtils subterfuges ». Proudhon voit en Jésus le novateur

socialiste, plus épris de justice pratique que d'idéal, ennemi des prêtres, des pharisiens et des scribes : « un cerveau plein de projets d'opération sociale. Chacun voit le personnage à travers lui-même. Tous les historiens ne procèdent-ils pas de même ? »

Voici, du reste, le jugement de Proudhon sur Renan, page que peu de lecteurs auraient l'occasion d'aller chercher aux sources ; il s'agit du « plan de rénovation » conçu par Jésus :

« Renan n'a pas compris le premier mot de ce plan. Il n'a pas vu que Jésus, prenant son point d'appui dans l'idée religieuse rajeunie, devait aboutir à une révolution sociale en Judée, sous le couvert de l'autorité romaine ; puis, de là, arriver à une réforme politique universelle, à la liberté du monde. C'était ce que Jésus appelait le Salut, la Rédemption ; son plan a échoué... »

« Le plan de Jésus ne fut pas révélé par lui à ses disciples, qui ne le comprennent qu'à moitié ; il était trop prudent pour se confier à la légèreté. Mais il fut en parti pénétré par Judas, Juif fidèle, messianiste zélé, qui vit en Jésus l'ennemi de sa nation et forma le projet de le livrer. »

Nous reviendrons une autre fois sur ce sage, le jour où nous aborderons la question primordiale, celle de l'existence de Jésus. Proudhon, comme Renan, s'explique seulement sur les textes connus. Quant à M. de Lubac, il part d'une tradition dont il est si profondément imprégné, qu'il se permet d'ignorer la critique historique et ses acquisitions — progrès dont notre parfaite ignorance dramatique et notre manque de préjugés en cette matière nous ont permis de profiter.

Écoutons la conclusion de Proudhon qui retrouve sans cesse Renan comme pierre d'achoppement de ses enjambements :

Henri de Lubac et Proudhon et l'athéisme athée.

« Essayer la Vie de Jésus, c'est explorer la formation du Christianisme dans le moment même de sa concep-

tion. Or, M. Renan est plus éloigné que qu'il se soit de l'avoir fait. Il a dégradé la personne de Jésus. »

Mais laissons Renan et passons au dialogue de Proudhon avec le Père de Lubac.

Le livre de ce pieux érudit nous étonne, dans l'acceptation primitive et virulente du mot.

Non par cette classe de style : l'œuvre de Proudhon reste dangereuse. La flamme ici et là y brûle encore, et nous n'entreprendons pas de la réhabiliter... »

Bien plutôt M. de Lubac nous étonne et nous émeut par la passion avec laquelle il cherche à pénétrer la pensée proudhonienne, comme s'il avait plus que l'estime pour son curieux adversaire...

Nous admirons cet attachement à conserver et restituer cette grande image d'un des théoriciens de l'anarchie « alors que les philosophes de métier le dénigrent et que, sans quelques exceptions, économistes et sociologues refusent de le prendre au sérieux. »

Tandis que tant d'ardents révolutionnaires vivent sur leur acquis, et régressent d'autant plus que le monde s'est renouvelé, nous trouvons dans le monde traditionnel, fidèle aux vieilles disciplines, non seulement la curiosité, mais encore une vitalité qui défie toute stagnation.

Faut-il en administrer la preuve ? Pour comprendre Proudhon bien au-delà de son attitude vis-à-vis du christianisme (qui fut pour lui un sujet secondaire), M. Henri de Lubac s'est efforcé de sonder sa vie, depuis la formation première, et d'assimiler l'ensemble de son œuvre. Et comment ne pas s'attacher à l'ascension d'une intelligence ; aux méthodes du luteur et de l'écrivain que fut Proudhon ; aux vertus proudhoniennes ; qui lui dictèrent cette profession de foi :

« ... et dites-vous, une fois pour toutes, que le plus heureux des hommes est celui qui sait le mieux être pauvre. »

Sur l'homme et son œuvre, le livre

de M. de Lubac nous apporte une richesse de détails, des citations qui en font une véritable anthologie, une exploration de science benédicte, où s'efface sans cesse, devant le texte probant et l'extrait lumineux, le glossaire conquis par son puissant modèle.

Proudhon ne reste pas seulement pour nous un noble adversaire méritant de survivre comme un beau type d'humanité. Il est un homme d'exception, et son actualité n'est pas près de s'évanouir, parce qu'elle est celle du penseur, qui, sans nous détourner — bien au contraire — de nos tâches terrestres, nous oblige à réfléchir avec lui sans fin sur les problèmes éternels.

Devant une œuvre aussi considérable que celle de Proudhon, à peine exploitée encore ; devant sa correspondance à peine explorée (comme le constatait Sainte-Beuve), M. Henri de Lubac, citant une excellente étude de M. Jean Lacroix, proteste contre la négligence des historiens de la littérature ; il appelle d'une façon pressante, l'attention et le recensement d'une grande richesse.

On peut à cet égard retourner à l'auteur sa courtoise attitude : « Proudhon, s'il n'a pas la lourde puissance de Marx, n'a pas été victime de la loi de l'histoire dialectique, ses jugements n'écartent pas toute reprise. Toujours avec lui la discussion reste ouverte. »

Camarades soucieux de vous renseigner, de ne pas vous enliser, comme tant de « disciples de Marx » qui ne font jamais le lien (la fameuse dit), faites votre attention sur ce livre et sur toute la collection intitulée La Condition Humaine (Éditions du Seuil).

Les souvenirs intellectuels vivent d'opinions, c'est-à-dire par l'épiderme, ressemblent en cela à l'organisme qui s'abandonne aux derniers frissons superficiels. Mais des hommes restent avec la vie profonde, avec qui la discussion reste ouverte, touchant au principe même de nos actes motivés.

Julien SAVIGNAC

Militants ! Sympathisants ! Amis lecteurs !

Pour être certain de lire chaque semaine

« LE LIBERTAIRE »

ABONNEZ-VOUS !

« LE LIBERTAIRE » est LE SEUL JOURNAL qui ne fait pas de publicité scandaleuse.

« LE LIBERTAIRE » EST LE SEUL JOURNAL qui n'est pas lié à une puissance politique ou financière.

« LE LIBERTAIRE » EST LE SEUL JOURNAL qui vit exclusivement des ressources de ses abonnements et de ses ventes directes.

« LE LIBERTAIRE » EST UN JOURNAL LIBRE POUR DES HOMMES LIBRES

LISEZ-LE ! DIFFUSEZ-LE ! ABONNEZ-VOUS ! FAITES DES ABONNÉS !

Conditions d'abonnement : Un an (52 numéros) : 280 fr. ; six mois (26 numéros) : 140 fr.

Compte chèques postal : JOULIN Robert, 145, quai de Valmy, PARIS (10^e). C. C. P. 5561-76. (Ecrivez très lisiblement votre adresse et indiquez au talon de votre mandat la durée de votre abonnement.)

